

## Quand le Nord accueille le Sud

Certains prix attribués par le jury œcuménique de Cannes sont moins immédiatement justifiables que d'autres et suscitent l'interrogation quant aux raisons de leur choix. Il s'agit en général de films dont la richesse peut échapper aux réactions premières du spectateur. Ce fut le cas avec *Tout sur ma mère* en 1999. C'est le cas cette année avec *Caché*, admirable film sur la faute, la culpabilité et la responsabilité, que Corine Rochesson, membre du jury œcuménique en 2005, décortique dans ce numéro pour en faire apparaître la profondeur, restée justement "cachée" au regard immédiat.

Notre Thema d'aujourd'hui s'est voulu d'actualité : à l'heure où la France refuse l'Europe qui lui est proposée, il nous est apparu éclairant d'analyser la représentation que le cinéma donne du monde du travail. On verra qu'il a de quoi faire peur, et que son image sur les écrans contenait déjà en filigrane la menace des 55% du Non !

Enfin, je ne saurais trop attirer votre attention sur un événement important dans la vie de notre association : l'Assemblée générale ordinaire, l'Assemblée générale extraordinaire et le séminaire qui auront lieu à Paris les 24 et 25 septembre. Ce séminaire aura cette année un éclat particulier : à cette occasion et dans son cadre, sera célébré le cinquantenaire d'INTERFILM (infos à l'intérieur de ce numéro). Pour une fois que le Nord accueille le Sud, espérons que les Profilien du Sud seront nombreux à "monter" pour rencontrer ceux du Nord !

Jean Lods

## Au sommaire, au sommaire, au sommaire,

<b>Tous azimuts</b>		<b>.Gros plan</b>	11
Cannes 2005	2	Pierre Alain LODS, réalisateur	
Cannes Urbi et Orbi	12	<b>Pro-Fil infos</b>	14 -
<b>Nous avons vu</b>		Evènement Pro-Fil: l'AG-	
Au festival	.3 4 5 13	Séminaire annuels et les 50 ans	
Le prix du jury œcuménique	6	d'INTERFILM	
<b>Thema:</b> Le travail: un monde 7		-Les journées cinématographi-	
<b>Le Point theo</b> Le travail		ques de Thoiras (Montpellier) 15	
quel chantier!	9-10		



Pierre Alain Lods  
réalisateur



Remise du prix  
œcuménique



Les journées du groupe de  
Montpellier à Thoiras



H.Hodel et A.Le goanvic  
au jury 2005

39

Été 2005



photo: Christian Gidde

On était en droit d'attendre de grandes et belles surprises pour ce festival de Cannes 2005 pour lesquels les plus grands noms du cinéma étaient conviés: Wenders, Haneke, Van Sant, Jarmush et dont certains avaient reçu la palme d'Or. D'une attente ardente nous sommes passés à une déception répétée à quelques exceptions près.

Les 22 films présentés dans la compétition officielle, recouvraient trois thèmes principaux: la paternité non assumée, un monde fait de violence et la «gestion» de l'Histoire et du passé.

Au chapitre de la paternité non assumée on trouve Bill Murray dans le rôle de l'anti-héros de Jim Jarmush, qui recherche un enfant supposé parmi 4 anciennes maîtresses dans *Broken Flowers* et le cow-boy de Wim Wenders sincèrement interprété par Sam Sheppard qui en a écrit le scénario dans *Don't come knocking* (qui apprend qu'il est père d'un fils de 30 ans, qu'il rencontre, et d'une jeune fille de 25 ans en cadeau-bonus angélique). Enfin la palme de la paternité refusée revient à Bruno (Jérémie Rénier) dans *L'Enfant* des frères Dardenne (Palme d'or,) qui va jusqu'à vendre le bébé que vient d'avoir Sonia, sa jeune copine de 18 ans. Le cri impressionnant qui sort du fonds de ses entrailles lorsqu'elle se retrouve face à Bruno après la récupération du bébé, s'oppose à la désinvolture du jeune homme et dégage toute la puissance de son amour maternel. C'est un moment impressionnant mais cela ne donne pas pour autant un film aussi consistant que *Rosetta* ou *Le Fils* des mêmes réalisateurs.

Quant à la violence, Cannes a bénéficié d'un festival de crimes, tortures et sévices en tous genres dont la palme peut revenir à Johnnie To avec son film *Election* sur les Triades (la mafia chinoise) ou à David Cronenberg qui avec *History of Violence*, veut la dénoncer mais la montre avec complaisance, ne sachant plus s'il doit poursuivre sa démonstration dans le second degré ou dans la repentance. On peut également citer le très léché film du canadien Atom Egoyan *Where the truth lies* qui dénonce le côté sombre des vedettes télévisées, leur cynisme et leur jeu de cache-cache entre apparences et vérité. Enfin passons sur l'élégante leçon de morale habituelle de Lars Von Trier *Manderlay* pour nous tourner vers *Last Days*, de Gus Van Sant qui

# Tous azimuts

*Cannes 2005 :  
de grands noms  
mais pas de grands films*

(voir aussi p.13 )

relate les derniers jours d'un chanteur de rock inspiré par Kurt Cobain, avec une mise en scène au rasoir, des métaphores subtiles entre les lieux et l'état mental du personnage. C'est un film difficile à voir mais parfaitement en phase avec son sujet. Pour la amateurs de vengeance morbide *Three burials of Melquiades Estrada* de Tommy Lee Jones, prix d'interprétation masculine et prix du scénario, remplit parfaitement sa tâche sur décor de western à la photo inutilement retravaillée. Quant à la violence à prendre au moins au 4<sup>e</sup> degré citons *Sin City*, superbe réalisation en Noir et Blanc qui tourne ses héros en ridicule et pour lequel Mickey Rourke est parfaitement non-reconnaissable.

Enfin concernant le thème de l'Histoire et du passé à assumer le film kurde d'Hiner Saleem *Kilomètre Zero* raconte l'enrôlement obligatoire des Kurdes dans l'armée iraquienne et place son action en pleine guerre Iran-Iraq en 1988. Un film à la réalisation simple mais qui nous frappe par la découverte de l'ampleur de l'oppression iraquienne exercée sur le peuple kurde jusque dans la mort. Avec *Free Zone* Amos Gitai met tous les espoirs de la paix au Proche-Orient dans un trio de femmes qui se rend en terre neutre et sur laquelle on fait des affaires au-delà des clivages et des rivalités ancestrales. On ne voit et on n'entend qu'Hanna Lazlo, prix d'interprétation féminine indiscutable, et la fin métaphorique de cette rencontre à trois est un parfait résumé de la situation politique. Le poétique film d'Hou Hsiao Hsien, *Three Times* raconte trois histoires d'amour à trois époques différentes et on est tenté de dire que « tout change et rien ne change » dans cette évocation langoureuse, très mal programmée en fin de festival pour en apprécier le subtil envoûtement. Enfin la véritable palme d'Or de ce festival aurait dû revenir au film de Michaël Haneke *Caché*, qui traite de la responsabilité personnelle face à notre passé et face à l'Histoire dans une mise en scène épurée qui nous touche et qui nous interroge jusqu'au malaise. Le prix de la mise en scène, c'est à dire de consolation, qu'a obtenu le réalisateur, est souvent la dernière marche avant la palme. Une autre année peut-être!

Corine Eugène dit Rochesson.  
Vice-présidente de Pro-Fil  
Jurée œcuménique 2005

# *Nous avons vu . . .*



*Jean-Michel Zucker et la machine  
photo:C.Gidde*

## *Au Festival de Cannes*

*Grâce au site  
internet du Jury  
œcuménique,  
des Profiliens  
livrent leurs  
impressions  
sur le vif.*

### **WHEN THE TRUTH LIES**

d'Atom Egoyan

Qu'est ce que la vérité ? La question a été posée il y a bien longtemps, et Atom Egoyan se risque lui aussi à l'aborder en donnant à sa réponse la forme d'une sorte de grenade aux innombrables facettes. Une grenade qui, ici, éclate quinze ans après les faits, la mort mystérieuse de Maureen. Son explosion, si elle jette une lumière sur les circonstances du décès, blesse en profondeur de ses fragmentations tous ceux qui lui ont été mêlés.

Comme souvent dans les films d'Egoyan, l'intrigue - mi puzzle, mi mirliton - enserme les personnages dans un réseau inextricable de relations où, par une sorte d'ironie, la lumière finale de l'élucidation éclaire sans doute le mystère, mais sert surtout à révéler la succession d'ombres et de faux semblants qui constituent la «vérité» des êtres. Ombres et faux semblants sont encore accentués ici par l'univers que l'auteur a choisi pour situer son histoire : le monde de la télévision et de ses stars. Sa démonstration en est facilitée, mais tant de factice accumulé fait de son film un bel objet brillant dont on reste un peu à l'écart.

Jean Lods

### **JOYEUX NOEL**

de Christian Carion

Plus que jamais, en ce beau mois de mai, nous entendons parler de l'Europe, nous en parlons, nous nous étripons même entre amis pour un oui ou pour un non ! Avec Joyeux Noël, nous sommes transportés presque un siècle en arrière, à l'époque où la folie meurtrière s'est emparée des seules grandes «puissances» de l'époque et a ravagé cette Europe. Décembre 1914, la guerre avait 5 mois. D'emblée, le film nous remet dans l'ambiance. Trois jeunes écoliers, un Anglais, un Allemand et un Fran-

çais récitent devant nous un texte lyrique et nationaliste, résumant ainsi toute l'idéologie du moment. C'est beau mais terrible ! Puis, suivent des séquences de tranchées montrant l'apocalypse, l'horreur, le bruit et la fureur, et des hommes qui dans chaque secteur s'agitent, dans leur langue, leurs tics, et surtout leur immense peur. Nous sommes cloués sur notre fauteuil.

Puis, grâce à une femme danoise (mais dans le «camp» allemand), et à son amant artiste, comme elle, Noël va être fêté dans les tranchées . Et peu à peu, par une suite de timides initiatives, la trêve va s'installer entre les camps ennemis : Ecossais et Français d'une part, Allemands d'autre part. Une parenthèse enchantée ! Les images scintillent comme dans un conte de fées, nous y croyons, nous respirons. La Paix n'est pas un mot vide de sens.

Inspiré d'un événement réel, ce film évoque de manière forte et crédible que les peuples, quand ils peuvent s'exprimer en direct, peuvent changer les choses. Mais, il leur faudrait garder le dernier mot...

Alain Le Goanvic



*Alain Le Goanvic  
photo D. Beguin*



Photo: Christian Gidde

# *Nous avons vu ...*

## *L'ENFANT*

des frères Dardenne

## *FREE ZONE*

d'Amos Gitai

Voici un des grands films de ce Festival. Les frères Dardenne continuent leur exploration de la situation des jeunes paumés dans les banlieues de nos grandes villes, en l'occurrence la banlieue de Liège. Ils ont conservé tout leur talent ; un regard aigu sur ces jeunes qu'ils savent suivre de près, une caméra qui se passionne pour ces bords abîmés de la Meuse, une attention soutenue à ce monde en marge qu'ils savent si bien révéler dans ses richesses cachées comme dans ses faiblesses et ses fragilités. Mais, après *Rosetta* et *Le Fils*, tournés avec frénésie, il semble qu'ils atteignent une plus grande sérénité, une acuité aussi attentive, mais plus calme.

On suit ici un jeune couple, qu'on rejoint au moment où la jeune femme, Sonia, 18 ans, vient de mettre au monde un bébé. Dès lors le couple va évoluer différemment : la jeune fille accède brusquement à la maturité, s'occupe de son enfant, le garçon, lui, reste dans son infantilisme sympathique et ses petits coups foireux avec sa bande. Tout sonne juste : il faudra qu'il dépasse les bornes, que sa bêtise la plus grave soit bloquée, qu'un autre vol à la tire le conduise en prison, pour qu'enfin, dans la scène finale, les deux se retrouvent et, dans les larmes, amorcent une réconciliation..

Moins fort que *Le Fils*, moins novateur que *Rosetta*, ce film a pour lui un regard apaisé sur ces situations hors de toutes normes morales ou sociales, mais vécues en réalité par des êtres humains qui sont exactement nos semblables. Et les deux principaux interprètes (dont Jérémie Rénier) pourront être des candidats aux Prix d'interprétation.

Jacques Lefur

Il y a des films qui vous saisissent et ne vous lâchent plus. *Free Zone* est de ceux-là. Non qu'il vous ligote dans le filet d'une intrigue savamment maillée. Car on ne peut plus simple comme construction : deux femmes dans une voiture se rendent d'Israël en Jordanie. L'une, la passagère (une Américaine, Rebecca) est sous le choc de la rupture avec l'homme qu'elle aime. L'autre, la conductrice s'appelle Hanna et elle est israélienne ; elle fait ce voyage pour rencontrer un homme qui lui doit de l'argent.

Mais l'intérêt ne vient pas de l'histoire et du déroulement de son fil. Il vient de l'intensité de ce qui se noue entre les deux voyageuses, puis de leur rencontre avec une troisième femme, Leila, une Palestinienne. Il vient de ce road-movie à travers un pays sacagé, reconstruit, démolì à nouveau. Il vient de l'évocation de ces destins qui, comparables aux pays traversés, sont eux aussi une suite sans fin de constructions, de démolitions et de redémarrages. «*Jusqu'à quand durera cette folie ?*» interroge la superbe chanson par laquelle s'ouvre et se clôt le film, et qui évoque le cycle infernal de l'agneau que tue le chat, qu'étrangle le chien, que corrige le bâton, que consume le feu, qu'éteint l'eau, etc...

Jean Lods



Jean Lods à l'enregistrement  
photo:C.Gidde

*Parmi les rédacteurs:*

*Jean Lods,  
Jean-Michel Zucker  
Alain le Goanvic  
ainsi que le père  
Jacques Lefur,  
fidèle habitué  
du stand  
œcuménique*



# *Nous avons vu ...*

## ***DON'T COME KNOCKING***

de Wim Wenders

Des fils à la recherche de leur père, c'est un classique du cinéma. La tendance nouvelle, thème récurrent dans ce festival, ce sont les pères en quête de leur rejeton abandonné. Il y a déjà eu celui de *Broken Flowers*. Wim Wenders reprend le flambeau aujourd'hui avec un père abandonneur qui présente la même particularité que celui de Jim Jarmusch : il ignorait tout de la conséquence d'une éjaculation de fortune, vingt ans plus tôt. Et, encore comme chez Jarmusch, s'il se décide à se mettre sur la piste, c'est après un constat amer : arrivé aux portes de la vieillesse, le bilan de sa vie se résume à pas grand chose.

Là s'arrête la comparaison avec Jarmusch, car chez Wim Wenders ce père défaillant n'est pas n'importe qui aux yeux de l'Amérique : il s'appelle Howard Spence ; il a connu la gloire en tant qu'acteur de western, incarnant le rêve américain. Mais derrière ce rêve, quelle misère intérieure, quelle détresse, quels échecs !

Comme dans *Land of Plenty*, c'est un cri d'alarme sur l'Amérique d'aujourd'hui que lance Wim Wenders dans ce film très riche. Mais, là aussi, la noirceur du tableau est adoucie par la présence d'un personnage de jeune fille, figure angélique d'espoir et de réconciliation. Dans *Land of Plenty* elle descendait du ciel, arrivant de Jérusalem. Ici, elle s'appelle tout simplement «Sky».

Jean Lods

Enfin ! Voici Wim Wenders revenu à son inspiration des meilleures années, celles de *Paris, Texas* et des *Ailes du désir*. Et ceci, dans les deux domaines qui on fait sa réputation. D'abord, une manière admirable de filmer ces grands paysages de l'Ouest américain, de l'Utah au Nevada, puis au Montana, paysages que parcourraient déjà les deux films mentionnés. Wim Wenders retrouve ici son goût pour les road-movies, baignés de nostalgie, de vague à l'âme, paysages magnifiés par les westerns : c'est d'ailleurs par une scène de western que commence ce film.

Et Wenders retrouve aussi une histoire comme il les aime : un homme blessé, qui ne sait plus ce que peut être sa vie, jusqu'alors brûlée par les deux bouts. C'est d'abord la fuite à tout prix, puis progressivement le retour vers le passé : sa mère d'abord, pas vue depuis trente ans, puis la recherche d'une femme connue autrefois et du fils qu'elle a pu avoir de lui. On est ici en plein romantisme, mais c'est alors que Wenders donne le meilleur de lui-même. A travers les difficultés, le film progresse vers une fin très belle, lorsque père et fille (car cet homme a aussi une fille), se rejoignent par la main, comme Dieu et l'homme dans la célèbre fresque de Michel-Ange. C'est donc, à nouveau, comme plusieurs fois dans ce Festival, un film sur la réconciliation. Un film applaudi, qui ne devrait pas laisser indifférent les divers Jurys.

Jacques Lefur

## ***DELWENDE***

50 ans après le cri d'alarme de René Dumont, l'Afrique Noire resterait-elle mal partie ? C'est le sentiment que nous donne dans sa rage et dans son désespoir un de ses fils burkinabé, seul représentant de son continent au festival cette année.

Comme l'avait déjà si talentueusement déployé devant nos yeux l'an dernier son aîné sénégalais Ousmane Sembène, - dans le *Mooladé*, mentionné par le jury oecuménique-, le salut pourrait bien venir de la prise de conscience et de la détermination de certaines femmes qui se dressent pour faire triompher la raison et les Lumières sur l'obscurantisme et les puissances maléfiques de l'irrationnel.. Ainsi l'auteur dénonce-t-il comme un frein au développement, avec beaucoup de courage et une conviction militante, les tares de la société rurale traditionnelle, dans une oeuvre parfaitement lisible bien qu'un peu trop marquée peut-être par son intention pédagogique

Jean-Michel Zucker



# *Le prix du Jury œcuménique*

## *Pourquoi le 31<sup>ème</sup> prix du Jury Œcuménique à Cannes a-t-il été attribué au film Caché de Michaël HANEKE ?*

par Corine Eugène dit Rochesson  
Vice-présidente de Pro-fil  
Membre du Jury Œcuménique 2005.

### **Quelque chose de plus profond...**

Le public chrétien pourra être surpris dès le 12 octobre de l'attribution du Prix du Jury Œcuménique au long métrage franco-autrichien *Caché* de Michaël Haneke, car a priori les critères habituels d'espérance, de réconciliation ou de dénonciation ne semblent pas évidents pour ce film. Et s'ils étaient dépassés par quelque chose d'encore plus profond ?

L'univers intime d'un homme de télévision, Georges, est filmé à son insu. Ces images vidéo, qui lui sont adressées l'inquiètent et le déstabilisent car elles font resurgir des souvenirs précis de son enfance et sont en résonance avec l'actualité. Petit à petit le spectateur apprend que les parents de Georges ont recueilli un enfant algérien dans les années 60 quelque temps dans leur ferme et les images de cette ferme sont montrées sur les cassettes vidéos enveloppées de dessins sanglants. Quel est le lien entre cette période passée aux événements douloureux et les images du monde contemporain remplies de reportages sur les différents conflits en Palestine, en Iraq, en Inde ?

Haneke traite son sujet avec une mise en scène épurée et déstabilisante. Il utilise de longs plans fixes de plusieurs minutes cadrés sur la maison de Georges pour mettre le spectateur dans une ambiance de lourdeur. La photo de son film est en partie en noir, blanc et gris pour accentuer le côté dramatique de

l'histoire et le jeu des acteurs d'une sobriété extrême donne tout son poids au conflit intérieur que se livre Georges. Enfin c'est par des chemins sinueux et complexes que le « héros » se retrouve face à l'Histoire, faite de grands événements qui appartiennent à la mémoire collective mais aussi face à son histoire remplie de moments intimes qui font partie d'une époque précise.

### **Coupables ou responsables?**

Héritiers de ce passé collectif et personnel, nous ne sommes pas coupables des fautes de nos ancêtres, cependant nous en sommes responsables car nous le transmettons de génération en génération. Comment gérer la complexité de cet héritage multiple qui fait resurgir des événements et des émotions cachés au plus profond de nous-mêmes ? Témoins malgré nous de notre temps, sommes-nous de vrais acteurs «de» et «dans» notre époque ?

Ce film interroge de fait notre conscience, notre âme même, autour de différents dilemmes : en quoi sommes-nous acteurs et témoins de l'Histoire, quelle est notre responsabilité et en quoi sommes-nous coupables ou non face au passé et à l'Histoire.

Reste la question : qui filme Georges et sa famille ? Est-ce la conscience de Georges ? Est-ce Dieu ? Est-ce tout simplement quelqu'un qui titille la mémoire de Georges ? Haneke ne donne pas de réponse laissant chacun face à sa propre conscience tout comme nous sommes seuls avec notre responsabilité personnelle face à l'Histoire.

Corine E.D.Rochesson



# Le travail : un monde !

*Comment le cinéma rend-il compte du monde du travail et de l'entreprise ? La question est d'actualité, dans un contexte où le chômage ne faiblit pas et où la campagne comme les résultats du Référendum sur la Constitution européenne ont été largement influencés par les débats sur l'Europe sociale.*

L'univers du travail a-t-il vraiment changé depuis que Fritz Lang, dans *Metropolis* (1927), représentait la société scindée en deux villes (celle du "dessus" habitée par ceux qui commandent, celle du "dessous" avec ses esclaves robotisés), ou que Charles Chaplin, dans *Les temps modernes* (1936), stigmatisait le taylorisme ? A première vue, oui. Les rapports se sont urbanisés. Le paquet est mieux enveloppé. Robotisation, informatique, bureautique — mais aussi dispositifs législatifs — ont mis de l'huile dans les rouages des expressions du travail et leur ont donné des formes plus soft. Mais le fond reste bien souvent le même, constitué d'un socle de béton armé par la rigidité des liens hiérarchiques, l'unilatéralité du pouvoir, l'importance des moyens de pression et une absence maintenue de démocratie. Toutes choses à l'effet encore amplifié par la mondialisation. Et le travail continue le plus souvent à être ressenti et représenté au cinéma comme un domaine d'aliénation et d'exploitation au lieu d'être le théâtre d'une manifestation privilégiée de l'activité humaine.

## **La loi du plus fort**

Exemple type : *J'aime travailler*, le récent film au titre ironique de Francesca Comencini. On y retrouve la spirale impitoyable du capitalisme contemporain : absorption d'une entreprise, entraînant baisse des effectifs, entraînant pression sur les moutons noirs, entraînant enfin leur mise à mort. Ici, un des moutons noirs émissaires, c'est Anna, quadra fragile et falote qui ne cesse d'être poussée par sa hiérarchie dans l'escalier de la dégringolade professionnelle jusqu'à se retrouver simple contrôleur de photocopieuse. *La secrétaire* de Steven Shainberg (2003) va encore plus loin dans ce domaine de l'humiliation d'une subordonnée par son supérieur, avec tout un ensemble

THEMA



Photo Joseph Marando

délirant de punitions et d'exigences ; il est vrai que là, patron comme employée sont également fêlés, et que chacun trouve son compte dans ces rapports sado-masos.

Une des plus pessimistes descriptions de la condition d'un employé d'une entreprise se trouve sans doute dans *Extension du domaine de la lutte*, de Philippe Harel (1999), adapté du roman éponyme de Michel Houellebecq : informaticien d'une trentaine d'années, le "héros" succombe irrésistiblement à la dépression que provoque en lui son immersion dans l'absurde, le vide et la barbarie du monde du travail contemporain. Quant à *Violence des échanges en milieu tempéré* (Jean-Marc Moutout, 2003), c'est une des meilleures analyses effectuées par le cinéma sur les rapports sociaux dans une entreprise, et ceci à une double niveau : celui de la société de consultants à laquelle appartient le personnage central, Philippe, et celui des sociétés en crise dans lesquelles il est envoyé pour y réaliser des audits avant rachat, concentration et restructuration. Du monde des consultants on passe à celui de l'usine traditionnelle avec *Ressources humaines* (1999). Dans ce film remarquable, Laurent Cantet rend toute son actualité au concept de lutte des classes auquel vient se superposer un conflit intergénérationnel : jeune diplômé et stagiaire à la Direction du personnel d'une usine où travaille son père, Frank est mêlé à l'application d'un plan de licenciement parmi les victimes duquel figure justement ce père.

Toutefois, la cruauté institutionnelle, liée au fonctionnement de l'économie capitaliste, n'est pas la seule à contaminer le monde du travail ; les rapports sont aussi parfois d'une extrême violence entre les salariés eux-mêmes à l'intérieur du vase clos que constitue l'entreprise : en témoigne *Trois huit* (Philippe Le Guay, 2000), où un ouvrier devient le souffre-douleur d'un de ses collègues et voit sa vie dé-

raper. Mais il y a aussi une autre violence, celle de l'étouffement, celle qui bâillonne la parole ouvrière pour ne laisser entendre que celle du patron : dans *Paroles de Bibs* (2001), Jocelyne Lemaire-Darnaud a tenté de réparer cette injustice en se rendant chez Michelin et en écoutant ce que les ouvriers avaient à dire sur leur société présentée comme idyllique.

## **FIRED !**

Pour en revenir à l'Occident, la toile de fond devant laquelle se déroulent la plupart de ces situations qui vont de la brimade ou de l'humiliation individuelle au conflit social, c'est le chômage. La peur qu'il engendre et la détresse qu'il entraîne. De cette détresse et des extrêmes auxquels elle conduit, deux films témoignent remarquablement : inspiré par l'affaire Romand, *L'emploi du temps*, de Laurent Cantet (2001) met en scène un cadre qui, licencié, n'a pas le courage d'annoncer la catastrophe à sa famille et continue, jour après jour, à faire semblant de se rendre à son bureau. *Le couperet*, de Costa Gavras (2005) tient à la fois du pamphlet et du polar. Son personnage central est également un cadre licencié qui décide froidement d'éliminer tous ceux qui ont la même compétence que lui et risqueraient de lui barrer la route vers le poste qu'il convoite. Moins réussi, mais valant toutefois le détour, *La moitié gauche du frigo* du Canadien Philippe Falardeau, (2002) est une astucieuse fiction aux airs de documentaire passant alternativement des vaines tentatives d'un chômeur pour trouver du boulot à une dénonciation en bloc du capitalisme et de la mondialisation. Jouant d'avantage de la corde affective et trouvant le réconfort au fond du désarroi, Marion Vernoux dans *Rien à faire* (1999) raconte le rapprochement d'un cadre et d'une ouvrière, licenciés de la même entreprise : le travail les séparait, la mise à pied les unit.

## **Portraits de groupes dans la tourmente**

Laissons les destins individuels, passons aux films qui s'attachent à décrire le comportement collectif à l'intérieur d'entreprises confrontées à un cataclysme social. De nombreux auteurs abordent le sujet, dont beaucoup de documentaristes. Ainsi, dans *Coûte que coûte*, Claire Simon accompagne de sa caméra les derniers jours d'une petite entreprise de fabrication de plats cuisinés pour collectivités ; derniers jours marqués par un suspense intense, chaque visiteur ou chaque coup de fil apportant alternativement la rémission ou la rechute. L'agonie d'une collectivité, c'est aussi le sujet traité dans *Rêve d'usine* (2002) ; il s'agit ici de la cessation d'activités de l'usine de fabrication de matelas Epeda, à Mer, dans le Loir-et-Cher, et Luc Decaster retrace le cheminement de tout

le personnel, depuis le coup de tonnerre de l'annonce de la fermeture jusqu'à l'acceptation ou la révolte, tandis que le silence grandit dans l'usine à mesure que les machines s'arrêtent. Autre fermeture d'usine, celle filmée dans *Les sucriers de Colleville* : (2004) : Ariane Doublet s'immisce au milieu des ouvriers dont elle saisit les peurs, les nostalgies, les attentes et les désespoirs avec infiniment de respect et de pudeur. Parmi les auteurs de fictions, il faut bien sûr citer Ken Loach dont *The navigators* (2001), venant après de nombreux autres films traitant de la classe ouvrière, est une virulente dénonciation du désastre humain et économique engendré par la privatisation du rail britannique. Toujours en Angleterre, *Full Monty* (Peter Cattaneo, 1997) comme *Les virtuoses* (Mark Herman, 1997) témoignent, sur un mode où l'humour se mêle à la révolte et au désespoir, des ravages provoqués par la politique thatcherienne de fermetures d'usines.

Mais il y a aussi ceux — plus rares — qui, après le coup de foudre, tentent de renaître de leurs cendres. Un exemple nous vient du pays de Galles : dans *Charbons ardents* (1999), Jean-Michel Carré est allé rencontrer les mineurs d'une mine de charbon qui, avec leur prime de licenciement (un sac d'or), ont décidé de racheter leur mine fermée par Margaret Thatcher et d'en reprendre l'exploitation. Un autre, plus récent, se situe en Argentine : *The Take* (Avi Lewis, Naomi Klein, 2005) raconte, après le saccage du pays lors des années Carlos Menem, la tentative de reprise en autogestion par ses ouvriers d'une fabrique de pièces détachées pour automobiles.

## **De Wall Street à Porto Alegre**

Fragiles espoirs que ceux apportés par ces deux exemples ! Car le séisme est en action (et avec une sacrée magnitude !), qui fait trembler sur ses bases l'ensemble du monde du travail, avec pour causes avancées la loi du marché, le libéralisme et la mondialisation. Qui tire les ficelles de ces mécanismes ? "Ces prédateurs voyous que sont les grands trusts internationaux et leurs patrons", dénonce Michael Moore à travers ses documentaires, épingleant la General Motors dans *Roger et moi* en 1990, puis réitérant en 1999 avec *The Big One*, en ayant cette fois pour cible Nike et son insoupçonnable pdg Phil Knight. Sur le mode de la fiction, Michael Mann vient apporter de l'eau au moulin du gros Michael, signant avec *Révélation* (2000) un haletant suspense qui raconte le combat engagé par deux hommes contre les pratiques des géants du tabac. Mais, au delà de ces tentatives de francs-tireurs isolés, comment contrer la puissance de ces empires économiques sans éthique ? Sans constituer véritablement une réponse d'ensemble, le beau documentaire de Vincent Glenn, *Davos, Porto*



*Alegre et autres batailles* (2002), met face à face, dans un habile montage parallèle, d'un côté le Forum économique de Davos, grand-messe du libéralisme, de l'autre le Forum social de Porto Alegre, colombe porteuse d'espoir de plus de justice économique et de transparence démocratique.

Jean Lods



*Ressources humaines*

# Le point theo

## Un monde « en travail » : quel chantier !

*... le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie ... (Gn. 3, 17b)*

Pourquoi l'homme doit-il peiner autant pour gagner sa vie ? La question est inscrite dans la trame des textes religieux. Une des réponses que l'humanité s'est donnée est celle de la faute originelle, provoquant le châtement divin. Cette réponse donne sens à ce qui peut sembler absurde – tout comme à la douleur d'accouchement citée dans la fable – mais du coup elle fige la situation : si je dois peiner, c'est la volonté de Dieu, volonté à laquelle on ne saurait se soustraire. En même temps, à un niveau plus profond, dans la chair même de l'humain, la peine est ainsi reliée à une faute à laquelle on n'échappe pas non plus. L'homme est alors éternellement coupable, responsable de sa misère et souffrant pour l'expier. Le travail en reçoit son sérieux. On ne badine pas avec le travail, c'est ce qui distingue les grandes personnes des enfants, immatures et irresponsables, qui jouent, quitte à jouer au travail.

*Tout travail procure l'abondance... (Prov. 14, 23) Garde-toi de dire en ton coeur: Ma force et la puissance de ma main m'ont acquis ces richesses. (Dt. 8, 17)*

Le travail nous permet d'acquérir des biens dont il nous est permis de jouir. Si la volonté divine intervient à ce nouveau-ci, c'est juste pour souligner notre droit à cette jouissance, comme si à priori elle était défendue. Mais la source immédiate de ce plaisir relève du mérite de l'homme : s'il a bien travaillé, il peut jouir des fruits de ses mains. Si la peine renvoie tout d'abord à la volonté de Dieu, le plaisir de l'œuvre accomplie renvoie en premier au mérite de

l'homme.

Mais quelle part de ce " mérite " est-elle vraiment méritée ? Nous savons bien que les hommes ne sont pas égaux devant les contingences de la vie. Et selon qu'ils se trouvent en haut ou en bas de l'échelle sociale, ils en tirent des conséquences différentes. Celui qui est installé confortablement dans ses biens a tendance à s'en attribuer tout le mérite ; celui qui a tout perdu et n'arrive pas à remonter la pente, attribue son infortune plus volontiers à la volonté divine s'il veut sauvegarder du sens à sa vie.

*J'ai vu que tout travail et toute habileté dans le travail n'est que jalousie de l'homme à l'égard de son prochain. (Eccl. 4, 4)*

À situation par ailleurs égale, celui qui travaille plus s'en sort mieux qu'un fainéant. Mais dans la société, voire dans le monde, ceux qui travaillent le plus durement ne sont pas forcément ceux qui en tirent les meilleurs bénéfices. Quand l'homme est écrasé par un travail harassant, épuisant, invoquer la volonté de Dieu revient alors à disculper l'homme de la responsabilité pour cette situation. L'argument a été largement exploité au long de l'histoire pour maintenir le *statu quo*. Il est temps de tordre le cou à ce mésusage de la mythologie religieuse comme alibi, pour mieux cacher la responsabilité sociale de l'exploiteur sous une culpabilité aussi viscérale qu'ancestrale de l'exploité. Comprendre la réussite sociale comme entièrement méritée installe l'homme, et la société mondiale tout entière, dans le *statu quo* d'un système économique injuste, fermant délibérément les yeux sur ce que notre bien-être doit à l'exploitation d'autrui.



*Les virtuoses*

**...j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction (Dt. 30, 19)**

Entre emploi et chômage, l'homme n'a que très partiellement le choix. De même entre un travail vécu comme bénédiction ou subi comme malédiction. Oui, mais partiellement nous avons bien le choix. Quand par exemple Philippe, dans *Violence des échanges en milieu tempéré*, choisit d'aller dans le sens de son patron, il renonce à une part d'âme si je puis dire, pour assurer sa carrière.

Le travail-bénédiction n'est pas seulement ressenti comme tel à cause des biens matériels qu'il assure, mais aussi à cause de l'épanouissement personnel qu'il procure et de la reconnaissance d'autrui qui en découle. Et quand il est ressenti comme malédiction, ce n'est pas forcément d'un épuisement physique qu'il s'agit, mais d'un harcèlement moral, d'une négation de la dignité humaine, voire d'une aliénation spirituelle.

La valeur du travail n'est pas seulement économique et marchande, mais également symbolique. Et cette part symbolique dépend aussi et peut-être surtout de la valeur que nous lui attribuons en notre for intérieur. Quelle place, quel statut accordons-nous au travail dans notre vie? Où plaçons-nous notre dignité?

***Je t'appelle par ton nom: tu es à moi! (Es. 43, 1b)***

C'est le lien entre travail, reconnaissance et dignité qu'il convient d'interroger, lien qui semble contraignant dans la société occidentale, contesté un temps par l'utopie hippie, mais qui s'impose avec une force renouvelée après la chute du bloc de l'Est. Désormais sans alternative, il semble fonder l'être même de l'homme. Avoir ou ne pas avoir du travail en vient à désigner être ou ne pas être. L'humanité en est scindée en deux classes: ceux qui jouissent de tout bien et en plus s'en voient attribué tout le mérite, et ceux qui courbent l'échine et en plus en ressentent le poids de la culpabilité. Il nous appartient de couper ce lien au nom d'un fondement autre - dont nous n'avons pas la maîtrise mais qui nous est offert, sans mérite, et qui du coup nous offre une dignité, une reconnaissance hors emprise des aléas de la vie.

***Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme;- il n'y a plus ni travailleur ni chômeur - car tous vous êtes un en Jésus Christ. (Gal. 3, 28)***

Le travail : un monde ! Certes. Mais il ne faut pas qu'il devienne le centre de nos préoccupations. Le travail est un monde car il relève du monde. Comme lui, il fait partie de ces réalités " avant-dernières " qu'il faut prendre au sérieux tout en les sachant déjà dépassées. Comme la loi civile doit continuer à régir nos rapports sociaux, alors que la grâce en a déjà marqué le terme, nous devons continuer à travailler pour assurer notre subsistance et exercer notre métier pour prendre notre place dans la société humaine, tout en sachant que notre vraie place est ailleurs, qu'elle nous est offerte et qu'elle nous engage du coup à reconnaître cette même place à tous les hommes, hors mérite.

***Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. (Mt. 22, 21)***

Le travail est pour la vie, la vie n'est pas pour le travail. Ce n'est qu'en reconnaissant la vanité de nos agissements que nous pouvons en mesurer la dignité. Mettant ainsi le travail à sa place, nous en trouverons la nôtre. Puisque *la création toute entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement (Rom. 8,22)*, œuvrons ensemble pour que tous puissent acquérir ce qui leur est nécessaire, en termes de biens matériels comme en reconnaissance sociale et épanouissement personnel: ainsi nous accomplirons la justice que Dieu veut pour l'homme.

***Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de ta vie de vanité, que Dieu t'a donnés sous le soleil, pendant tous les jours de ta vanité; car c'est ta part dans la vie, au milieu de ton travail que tu fais sous le soleil. (Eccl. 9,9)***

Waltraud Verlaguet

# Gros plan . . .



## *Bon vent pour Pierre Alain Lods lauréat du Festival de Grasse*

Pierre Alain Lods à l'issue de la projection de son film :  
*Si cinq rois valaient cette dame\**

Il y a deux ans Pierre Alain Lods, jeune cinéaste, tourne un court métrage aux images particulièrement soignées. Le montage terminé, il l'envoie développer dans un laboratoire spécialisé. Le jour du premier visionnement, arrive enfin. Catastrophe ! Une rayure affecte le tiers du film et en rend la lecture impossible. Pierre Alain cherche à sauver son œuvre mais le labo n'y met aucun empressement. S'en suit une dispute juridique de 18 mois entre les assurances et le labo. Finalement, ce dernier propose d'opérer une restauration au moindre coût, entendez par là : d'une qualité plus que médiocre. Mais c'est sans compter avec l'obstination de Pierre Alain Lods qui se bat jusqu'à obtenir gain de cause.

Alors, le cauchemar se transforme en conte de fées. Enfin restauré, présentable, le court métrage obtient 13 prix, dont ceux de Gruissan, Fréjus, Grasse. Sélectionné dans 31 festivals, dont le dernier à Yokohama, le film est actuellement présenté

en salle à Paris, avec une sélection de 5 courts particulièrement primés au cours de cette année. Sur la lancée de son succès, et grâce à ces distinctions, Pierre Alain Lods termine actuellement l'écriture du scénario d'un prochain long métrage.

Nous avons demandé à son père, Jean Lods, une appréciation d'expert sur ce travail.

« *Sous son apparence de film noir, nous a-t-il dit, explorant les milieux troubles du poker, **Si cinq rois valaient cette dame**, est avant tout l'histoire d'un rapport de couple marqué par le désir de possessivité de l'homme. A voir plus comme un conte cruel que comme un récit réaliste.* »

Mais aussi à surveiller dans les programmations de « courts » qui ne manqueront pas de fleurir dans nos Festivals d'été.

A.WD

*\*Ce film sera projeté dans le cadre du séminaire le samedi 24 septembre, à 21h.*



# Tous azimuts

*Le festival de Cannes urbi et orbi...  
Denyse Muller et Hervé Malfuson l'ont appréhendé*

## Les grands thèmes abordés dans la sélection officielle

Beaucoup de réalisateurs au nom familial: cinq d'entre eux ont déjà reçu prix et mentions du Jury Œcuménique à Cannes... Wim Wenders, Alain Cavalier, les frères Dardenne, Michael Haneke, Atom Egoyan... le Festival ne sélectionne pas les films en fonction d'un thème convenu d'avance, mais – selon les années – tout au long des projections émergent souvent un ou plusieurs thèmes qui sont le reflet des préoccupations actuelles, le miroir de notre monde d'aujourd'hui avec ses questions, ses attentes, ses angoisses... A nous, cinéphiles et chrétiens de dire si ces films nous parlent, nous interpellent, nous donnent à réfléchir, nous rendent plus solidaires des autres ou apportent une lueur d'espoir dans nos vies d'aujourd'hui.

Cette année, un thème m'a paru très important et revenir souvent: le «caché» ou la difficulté de communiquer entre des personnes proches, parfois par respect ou par pudeur, par oubli, par indifférence ou par peur...

Il en résulte une très grande solitude des personnages, une mise en route pour découvrir ou fuir la vérité qui conduit parfois au pire et parfois au meilleur. Dans tous les cas cette vérité cachée, non dite, occultée, oubliée remet en cause l'identité même des personnes concernées et l'on assiste alors à une quête, une recherche souvent longue, difficile et exigeante. Certains s'enferment sur eux-mêmes, tournent en rond, optent pour le déni ou le mensonge, d'autres s'obligent à une rupture avec leur passé et leur présent figé pour s'ouvrir aux autres, entrer dans un monde inconnu et porter sur ce monde et ses habitants un regard nouveau. Au travers de road-movies, de films spectaculaires ou plus intimistes, les personnages sont en quête d'un avenir à construire, un avenir en harmonie avec

leur personnalité, un avenir où pointe une espérance.

Il est frappant que dans notre monde d'aujourd'hui où les moyens techniques de communication sont presque illimités et n'ont jamais été aussi performants, ces films nous disent: attention! en 2005, il y a l'homme, l'homme seul avec ses ponts rompus, ses secrets, ses angoisses, il y a l'homme fragile, vulnérable, mais crédible parce qu'il nous ressemble et que c'est notre histoire, il y a l'homme qui pour vivre a besoin des autres, d'une vérité, d'une réconciliation, d'une parole...



*Denyse Muller  
Vice-présidente d'Interfilm*

## Un pro-filien au royaume du business-cinema

Habitué à débouler dans la folie cannoise vers le 10 mai..., me voilà plongé dans l'antre du cinéma dès le 1<sup>er</sup> mai fête du travail, direction le niveau 01 du palais des festivals allée 11. Enfin allez trouver une allée, lorsque rien n'est encore fléché, et que tout est nu du sol au plafond! Un palais des festivals virtuel, dans lequel il va falloir bosser une première semaine en imaginant un décor encore inexistant...

Fournitures, photocopies, machines à café,  
La Lettre de Pro-Fil- Été 2005 -n°39

pellicules, publications,... tous les ingrédients sont là pour accueillir plus de 8500 accredités « marché du film » (MIF), qu'ils soient acheteurs, distributeurs, exploitants, réalisateurs,...

Comble du comble à deux jours de l'ouverture, le service technique du festival vient coller une pancarte sur la porte de mon bureau personnel avec mon nom brillant de mille feux !!!!! Excusez-moi du peu ! Moi, pauvre étudiant en art du spectacle voilà que je prends du galon...

Finalement, toutes ces émotions se calment, lorsque je réalise à quel point le Festival de Cannes est une énorme machine, terriblement hiérarchisée et même si mon nom est placardé devant un bureau de 2m<sup>2</sup>, nos supérieurs n'hésitent pas à faire nous sentir inconsciemment que nous ne sommes que de simples coursiers ou «intendants» comme ils m'appellent... Et espérer avoir une invitation pour une séance officielle, croyez-moi, est aussi compliqué qu'en «billetterie tardive». Mais, voilà 23 jours d'intense activité qui s'achèvent, une fête par ci, des cartons par là, des photocopies et du gaspillage à n'en plus finir, des accredités devenus complètement dingues l'espace d'un festival, mais tellement de rencontres enrichissantes, d'amitiés créées, ah !!! Il est vraiment heureux, ce petit Profilien, de son expérience cannoise. Sa seule grande frustration : le cinéma, les films! Malheureusement, lui, habitué à collectionner les films, à en dévorer jusqu'à plus faim, il n'aura pu en visionner qu'une dizaine d'une qualité sincèrement discutable...

Voilà quelques impressions à la volée, je pense pouvoir écrire le premier tome d'un roman tellement le festival de Cannes est riche en contradictions, paradoxes et folies artistiques...

Hervé Malfuson

# *Nous avons vu, aussi*

## *De battre mon cœur s'est arrêté*

de Jacques Audiard

### *Martine Levain a entendu la musique de l'enfance*

Au commencement était la musique et quelle musique que la Toccata en mi mineur de Bach ! c'est elle qui accompagne magnifiquement ce film de Jacques Audiard et la « transformation » de Tom cette « petite frappe » comme l'écrit Télérama, ce jeune adulte déformé, mécontent, vers une lenteur nécessaire à l'apprentissage de ses désirs profonds ...

#### **Dans la mafia de l'immobilier**

Remake du film américain de 1978 : *Mélodie pour un tueur* de James Toback, ce film s'en éloigne de par les lieux, les temps et les personnages (beaucoup de présence féminine ici !) ... pas vraiment de genre particulier un peu polar, un peu drame intérieur, sous une ambiance immobilière véreuse remplie d'agissements sordides, comme le décrit le scénariste Tonino Benacquista évoquant l'analogie entre la mafia et le milieu immobilier dans ce qu'ils ont de commun à accaparer l'un et l'autre de l'inaliénable : la vie et la terre.

#### **Les fantasmes de l'enfance**

C'est l'histoire d'un homme jeune symboliquement pris entre l'idéalisation de sa mère morte et du père (*Niels Arestrup-cf.photo*) si violemment présent.

C'est le fantasme de toute puissance, de croire qu'il ne sera pas nécessaire de choisir entre un rêve d'enfant musicien et une immédiateté de pouvoir et d'argent.

C'est de l'enfance encore qui veut penser que vouloir suffit, et qu'il ne sera pas nécessaire de passer par un dépouillement aride pour grandir.

C'est 1 heure 47 où l'indifférence n'est pas de mise tant les personnages nous sont à la fois semblables et différents...

#### **La musique comme langage**

Romain Duris dans le rôle principal de Tom est



fantastique de présence «c'est un jeune coq... il a quelque chose de très latin, à la fois gracieux et viril», à l'image des boots montantes qu'il ne portera plus à la fin du film, parce qu'elles ne seront plus nécessaires à sa démarche.

On voit Tom bouger, penser avec une densité intérieure étonnante, se confronter à la résistance de Miao-Lin (Linh-Dan-Pham) dont la douceur apparente révèle en fait un volonté inaliénable.

La musique est le seul langage possible entre Tom et Miao-Lin, et Tom doit réapprendre à parler patiemment, lentement, comme dans une nouvelle naissance à lui même...comme une communication d'inconscient à inconscient.

#### **La musique, un dépassement**

Tom est «obligé» par Miao-Lin à progresser, à recommencer sans cesse jusqu'à la presque perfection qu'elle attend de lui, car elle attend de lui plus qu'il ne se croyait capable lui-même, elle le révèle à son propre plaisir et à son propre courage...

Ecouter l'Autre, ne pas le croire limité à ses peurs, j'ai parfois pensé à *Bagdad café*, et à cet accouchement lent et douloureux à la vie...

Par les figures symboliques de la mère morte mais si présente par et dans la musique, et celle du père «devenant le fils de leur fils...les fils découvrent qu'ils sont mortels», mais aussi en même temps magnifiquement vivants...

Martine Levain



# Pro-Fil infos

Les 24-25 septembre prochains  
Le séminaire annuel de Pro-Fil célébrera  
les 50 ans d'INTERFILM

C'est avec un éclat tout particulier que Pro-Fil consacrer son séminaire annuel à l'anniversaire d'Interfilm, Le pasteur Hans Hodel, Président de cet organisme international, créé en 1955, président cette année du Jury œcuménique de Cannes sera l'invité de Pro-Fil

## A l'origine

Dès 1948 le couple de Tienda avait créé un service cinématographique d'évangélisation. Relancé par le visionnaire pasteur Bøegner en 1955, avec l'appui du Conseil Œcuménique des Eglises, le service s'internationalise et devient INTERFILM, sous la présidence de Jean de Tienda.

Alors que l'Office Catholique International du Cinéma (OCIC) assistait au Festival de Cannes et décernait son prix depuis 1952, ce n'est qu'en 1969 qu'Interfilm lui emboîte le pas parallèlement.

Mais c'est le bon sens qui forcera ces parallèles à se rencontrer en 1973, lorsque le jury catholique et le jury protestant réaliseront qu'ils ont fait le même choix. Dès lors, le Jury Œcuménique va fonctionner avec bonheur, paritairement composé de catholiques et de protestants, tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Notons que c'est le pasteur Denyse Muller, «pro-filienne» de la première heure, vice-présidente d'Interfilm, qui organise et coordonne chaque année le jury œcuménique du festival de Cannes et des pays latins.

## Les 24 et 25 septembre, à Paris,

Plusieurs manifestations seront offertes aux membres de l'Assemblée Générale participant au séminaire, mais également au public intéressé.

Le samedi 24, une Table ronde «*Y a-t-il un regard chrétien sur le cinéma?*» Animée par Jean-Luc Mouton rédacteur en chef de Réforme, avec le théologien protestant Laurent GAGNEBIN et la théologienne catholique Michèle DEBIDOUR

Le dimanche 25 à 10h :Projection du film *Yasmin*

en présence du réalisateur Kenneth GLENAAN Prix du Jury œcuménique de Locarno en 2004

A.W-D

(cf. lieux, horaires et inscriptions dans la correspondance jointe)



Hans Hodel, président international  
d'INTERFILM  
(photo Daniel Beguin)

Le film du séminaire :  
YASMIN  
de **Kenneth Glenaan**

Plaçant sa caméra dans une communauté pakistanaise du nord de l'Angleterre, aborde un sujet sensible entre tous : l'islamophobie. Avec ses prétextes, ses manifestations, ses conséquences. Avec son enracinement dans le feu couvant d'un racisme qui ne demande qu'à se raviver. L'occasion en sera l'embrasement des Twin Towers. Yasmin, membre de cette communauté musulmane, est le pivot du film. Troublant être-frontière qui a un pied dans chaque monde et balance de l'un à l'autre, elle oscille entre deux identités qu'elle habite alternativement. Mais le difficile équilibre auquel elle s'exerce va se trouver exposé au déferlement de la peur et de la haine. Réalisateur britannique, Kenneth Glenaan à l'instar de Ken Loach fait de sa caméra un bistouri qui ouvre les abîmes de la société. *Yasmin* est son deuxième long métrage. Dans son premier, *Gas Attack* (2001), il abordait déjà le sujet des relations difficiles avec les communautés étrangères en Grande-Bretagne et décrivait une attaque à l'anthrax, tournée bien avant celles, très réelles, de 2001.

Jean Lods

## Journées cinématographiques de Thoiras

*Devenus  
indispensables  
pour  
les groupes  
de Montpellier,  
ces week ends  
d'analyse de  
l'image  
gagnent  
chaque année  
en qualité*

Les hasards du calendrier ont voulu que le week-end cinématographique de Thoiras comprenne, cette année, le 1er mai. De quoi faire frémir dans leur tombe les inspirateurs de cette conquête sociale où l'on célèbre le travail par le repos. La trentaine d'assistants (ou presque) vous diront qu'en ce jour, le repos fut pour les autres ! Mais l'amateur de cinéma, à Thoiras ou à Cannes, ne s'attache pas à ce genre de contingences ; la rencontre, dites « journées cinématographiques de Thoiras » (prochainement en passe de devenir... internationales, eu égard à l'origine de quelques participants – NDLR) a respecté scrupuleusement la règle du genre : à savoir, projection, puis échanges nourris sur un film « culte » (entendez du patrimoine universel) puis d'un film plus contemporain ; le souci demeurant de « balayer » tout le spectre d'un art auquel le petit écran doit le respect, oh ! oui.

Ce fut d'abord, *La grande illusion* de Jean Renoir. Techniquement, cette œuvre de 1937 n'a pas pris une ride, témoignant en cela du génie- le mot n'a rien d'exagéré – d'un réalisateur autodidacte qui parvint à élever sa propre notoriété, au fil des ans et des œuvres, au niveau de celle de son père. Sur le fond, ce n'est pas sans émotion qu'on retrouve de ces impressionnantes figures que sont Stroheim, Gabin, Fresnay, Dalió, les utopies de l'époque du Front Populaire et cette utopie majeure : 14/18, « la der des der » (sic).

Ce fut ensuite, avec *The Truman Show*, de Peter Weir, une description au vitriol du pouvoir de la télévision, des aptitudes de cet outil à aliéner quiconque, véritable demiurge de notre temps, propre à autoriser toutes les dérives, dès lors que ce que nous appelions en son temps, la « conscience » a déserté l'esprit du « réalisateur ». Il y a



photo:D.Clergue

dans la dépendance servile des masses de téléspectateurs, quelque chose de glacial, d'apocalyptique.

Cerises ( au pluriel ) sur le gâteau, une rapide lecture de *l'Atalante* de Vigo, bijou de poésie de 1934 ! Et deux petites « sucreries » du cinéma algérien contemporain\*, où la vie du petit peuple est évoquée avec beaucoup d'humour teinté de tendresse.

Pour conclure, on évoquera, anonymement (pour ne pas faire dans le culte que l'on sait) le talent des trois animateurs qui, une nouvelle fois, ne contribuèrent pas peu à combler les attentes et les « appétits » des participants. Quant à l'autre appétit, nos hôtes habituels surent le satisfaire au delà de toute attente.

Jacques Agulhon

\* *Cousines* et *Jean-Farès* de Lyes Salem

# Pro-fil du Nord au Sud

Siège social 40 rue de Las Sorbès .34070 Montpellier

Tel-fax : 04 67 54 33 82 - mail: profilfrance.free.fr

Fondateur : Jean Domon

Président : Jean Lods - tel: 01 45 80 50 53 - mail: JEAN.LODS@wanadoo.fr

site internet : www.profilfrance.free.fr

**Contact-Secrétariat : Simone Clergue**

14 rue de Louvain - 34000 Montpellier

04 67 41 26 55 mel:clergue.simone@wanadoo.fr

## **Bouches du Rhône**

### **Marseille**

Réunions le 2e lundi à 19h

Au Parvis des Arts : 8 rue Pasteur

Heuzé

contact : Hervé MALFUSON .

tel : 04 91 93 32 36

mel:malfuson@hotmail.com

mel:profilmarseille@yahoo.fr

## **Côte d'Azur**

### **Nice**

E.R.F. - 21 Bd V. Hugo

Le dernier mercredi du mois

contact : Corine EUGÈNE DIT

ROCHESSON :

tel : 04 93 91 25 95

mel : corine.rochesson@wanadoo.fr

## **Grasse**

Centre Harjès- 18 rue de

l'Oratoire

Réunion le 1er mercredi du mois

contact : Waltraud VERLAGUET

04.94.76.12.85

## **Est**

### **Strasbourg**

contact : Patricia ROHNER-

HEGE

45 rue de Zürich - 67000

Strasbourg

mel : Jdphege@aol.com

## **Gard**

### **Nîmes**

Réunion 3e mercredi

20h.30 à la Maison du

Protestantisme,

3 rue Claude Brousson

contact : Christian GIDDE :

tel : 04 66 71 12 25

mel:cgidde@wanadoo.fr

## **Hérault**

**Montpellier** 04 67 54 33 82 ou:

profilfrance@free.fr

2e lundi de 19h30 à 22h :

Centre Rencontre - 665 route de

Mende (pique-nique)

contact:Etienne CHAPAL:

tel: 04 67 75 74 86

3e mardi, de 18h à 21h :

1 rue Brueys: 1er étage (pique-

nique) contact :

Jacques AGULHON

tel: 04 67 42 56 04

## **Ile de France**

### **Paris**

Réunions le dernier lundi du mois,

de 19h.30 à 22h.30

à la Maison Fraternelle-

37 rue Tournefort

contact : JEAN LODS

01 45 80 50 53

mel:JEAN.LODS@wanadoo.fr

## **Issy-les Moulineaux**

le premier mardi, à 20h 30 à

l'EPI (Espace Protestant Isséen),

18 rue Marceau, à Issy-les-

Moulineaux (métro Mairie d'Issy)

Dernières réunions de l'année

(scolaire) : mardi 10 mai et 7 juin

contact : Sylvie LAFAYE

**DEMICHEAUX:**

micheaux@cegetel.net

tel : 01 46 45 62 44

## **Ouest**

### **Nantes**

contact : Philippe et Sophie

ARNERA

60 rue Mal.Joffre-44000 Nantes

tel:02 40 35 29 02

mel: lezarnera@nantes.fr



## **La Lettre de Pro-Fil**

**Fondateur :** Jean Domon

**Directeur de publication :**

Jean Lods

**Rédacteur en chef -**

**maquette :**

Arlette Welty-Domon

**Comité de rédaction :**

Jacques Agulhon

Maguy Chailley

Martine Levain

Jean Lods

Corine Rochesson

Jacques Vercueil

Waltraud Verlaguet

Arlette Welty Domon

Impression : A V L Diffusion

ISSN : 1771-7957

Prix au numéro : 2€

Ne manquez pas de visiter le site : [www.profilfrance.free.fr](http://www.profilfrance.free.fr) mis à jour régulièrement